

Giuseppe Ciancabilla

A coups de lime

INTRODUCTION A L'EDITION ITALIENNE

« ...pleuré par quelques-uns, méconnu par la plupart, terriblement hâï par beaucoup, Giuseppe Ciancabilla attend son heure dans la quiétude d'un cimetière lointain ; mais si le temps n'est pas traître et l'Histoire ne se trompe pas, son heure viendra »

L'Università Popolare, 1911

Près d'un siècle est passé depuis que ces lignes ont été écrites. Le temps et l'Histoire continuent de s'écouler, traîtres et trompeurs, à l'enseigne de la domination de quelques-uns et de l'obéissance de beaucoup. Et le nom de Giuseppe Ciancabilla continue d'être méconnu, parfois exécré, y compris à l'intérieur de ce mouvement anarchiste auquel il avait su donner une impulsion considérable.

Du reste, qui devrait se souvenir de lui ? Certainement pas les fidèles sujets d'un ordre constitué qu'il détestait et a combattu de toutes ses forces. Encore moins les historiens du Mouvement, qui ont tout intérêt à l'oublier. Pourquoi les scribes d'une gauche qui s'évertue à courtiser le pouvoir devraient-ils en effet se souvenir de l'un des premiers rédacteurs de l'*Avanti !*, passé à l'anarchisme après avoir dénoncé les trahisons et l'impuissance de tout parlementarisme ? Quant à ces universitaires désireux de valoriser la tradition la plus présentable et respectable de l'anarchisme aux yeux des masses (et de l'État dont ils sont salariés),

toujours prompts à reconstruire et à commenter avec adresse toute réflexion minime d'un Malatesta, toute contribution d'un Fabbri, tout lyrisme d'un Gori, toute révision d'un Berneri... pourquoi devraient-ils perdre du temps avec celui qui a contribué à donner une mauvaise réputation à l'anarchisme, en défendant d'abord la lime de Luccheni, puis les coups de feu de Bresci et Czolgosz ?

Prenons-en acte. Giuseppe Ciancabilla occupe une place particulière dans les sphères du mouvement anarchiste italien. Il ne peut pas être toléré, comme un Luigi Galleani, mousquetaire d'une époque désormais disparue en même temps que sa prose fleurie, et qui n'inspire de la sympathie *que pour cela*. Il ne peut pas non plus être liquidé comme un Paolo Schicchi, dont la véhémence était déjà à l'époque maîtrisée à coups de bulletins psychiatriques (« le fou de Collesano »).

Non, Ciancabilla était un cas exceptionnel. Parce qu'il a été un converti célèbre accueilli avec joie, l'élève sur lequel reposaient tant d'espoirs, qui a d'abord abandonné puis s'est affronté avec le maître, Errico Malatesta. Et qui fut même accusé d'avoir tramé pour l'éliminer physiquement (nous nous référerons à l'épisode de Domenico Pazzaglia, sur lequel nous reviendrons).

Mais il y a pire, parce que non content de polémiquer avec les responsables du « parti anarchiste » —comme Paolo Schicchi ou Vittorio Pini l'avaient fait avant lui—, il a aussi été le premier à donner une certaine épaisseur et respiration à une perspective anarchiste qui entendait se débarrasser des sirènes de l'Organisation, de la logique quantitative, de tout tacticisme et calcul politiques. En effet, Ciancabilla peut être considéré en Italie comme le premier véritable théoricien de ce courant qui, à l'intérieur du mouvement

anarchiste, a été défini de plusieurs manières : anti-organisationnel, individualiste, autonome (ou informel).

Cela ne lui a jamais été pardonné, notamment parce que sa vie même constituait le meilleur démenti aux habituelles critiques qui pleuvent contre les compagnons qui n'entendent pas se calquer sur le rythme des masses. Comment lui reprocher, à lui qui fut un dirigeant du Parti Socialiste, de ne pas réussir à comprendre les nécessités tactiques de l'Organisation ? Comment lui jeter à la figure, à lui qui fut membre du Syndicat des correspondants à l'étranger, de ne pas vouloir se salir les mains avec les revendications partielles ? Comment l'accuser, lui qui fut délégué de Sociétés ouvrières, de vouloir s'enfermer dans une tour d'ivoire de pureté métaphysique ? Tout cela en a fait, en son temps déjà, quelqu'un dont il est impossible de ne pas parler, mais dont il ne faut rien dire sur le fond.

Si Ugo Fedeli lui a rendu hommage dans une monographie posthume parue en 1965, dans laquelle il a tenté de le sauver de l'oubli en passant du baume sur les vieilles blessures, ceux qui s'y sont intéressés par la suite ont eu du mal à aller au-delà d'une pauvre référence qui répète les deux lieux communs qui lui collent à la peau : partisan de la violence, ennemi du syndicalisme.

En 1969, Pier Carlo Masini, dans son *Histoire des anarchistes italiens, de Bakounine à Malatesta*, qui s'achevait en 1892, reconnut à grand-peine que « *pour trouver une formulation de l'individualisme à un niveau intellectuel acceptable, il faudra attendre les polémiques de Giuseppe Ciancabilla vers la fin du siècle* ». Après un long travail d'accouchement, la seconde partie de sa reconstruction de l'aube du mouvement parut en 1981, intitulée *Histoire des anarchistes italiens à l'époque des attentats*. Il y définit

Ciancabilla comme une « *figure importante de l'émigration anarchiste* » qui « *développa une propagande énergique et efficace, inaugurant une tradition de l'anarchisme italo-américain qui avait ses ascendances et racines dans la culture du pays, et deviendra prévalente lors des décennies suivantes, sous le signe d'une intransigeance absolue dans le refus de l'organisation de parti, des alliances avec les mouvements proches et de l'engagement dans le syndicat* ». Il s'agissait d'une « *tendance, sincère mais exclusive, vers un anarchisme qui d'un côté théorisait la violence et les actes individuels, de l'autre refusait l'organisation en général et le travail des anarchistes dans les associations ouvrières* ».

Pourtant, Ciancabilla n'était de fait pas contraire à l'organisation en tant que telle : il s'opposait à l'organisation permanente, stable, cristallisée autour d'un programme politique à suivre. Et y compris sur la participation des anarchistes aux associations ouvrières, ses idées n'étaient pas aussi unilatérales qu'elles ont été présentées (au fond, il y a une énorme différence entre les luttes ouvrières et les organismes qui prétendent les gérer politiquement). C'est par contre vrai qu'il fut un ardent défenseur des actes individuels de révolte, le seul à avoir justifié ouvertement le geste de Luccheni contre Sissi l'Impératrice (provoquant la furie du placide Luigi Fabbri, qui alla jusqu'à le traiter d' « *homme de mauvaise foi* »), dont il prit « *la défense sur une ligne d'engagement moral de la part des anarchistes envers tous les gestes de rupture avec l'ordre constitué, indépendamment de la manière concrète dont ils se manifestent, et de la plus ou moins grande conscience qu'en ont leurs exécuteurs* ».

Quinze autres années passent, et en 1999 – dans son ouvrage cosigné avec Maurizio Antonioli, *Il sol dell'avvenire* – Pier Carlo Masini ne reconnaîtra plus aucun mérite

à Ciancabilla, il ne s'attardera plus à parler de violence, d'actes individuels, de gestes de rupture avec l'ordre constitué. Il préférera avoir recours à une description sinistre des « *auteurs de la propagande par les faits, accrochés à des positions d'irréductibles à outrance, dans leur exaltation de la pratique terroriste et du geste subversif, à partir de la conviction, exprimée de manière exemplaire par Ciancabilla, qu'il n'y avait pas "d'innocents dans la société bourgeoise"* ». Ne sentez-vous pas un frisson d'horreur vous parcourir le dos à propos de tels fanatiques assoiffés de sang ?

L'autre auteur de ces lignes éclatantes, Maurizio Antonioli, dans son livre récent sur les *Sentinelles perdues* du mouvement anarchiste, confirmera sa fidélité à cette ligne, définissant Ciancabilla comme « *un célèbre représentant de la tendance anti-organisationnelle... opposé à l'engagement à l'intérieur des syndicats et favorable à la propagande par le fait* ». Et pour gagner le concours de l'originalité, il le précipitera même dans cette catégorie d'anarchistes dont la pulsion de mort ne trouvera d'équivalent que dans le fascisme (!?).

Et ne parlons même pas de Gino Cerrito qui, dans son livre *De l'insurrectionnalisme à la Semaine rouge* (1977), qui se voudrait une contribution essentielle pour une histoire de l'anarchisme en Italie (1881/1914), réussit à ne citer Ciancabilla qu'une seule fois, et dans une note pour rappeler la célèbre interview qu'il avait faite de Malatesta (suivi en toute rigueur historique par sa digne élève, Adriana Dadà, et son *L'anarchisme en Italie : entre mouvement et parti*, 1984).

Pour connaître quelque chose de plus sur le compte de Ciancabilla, il ne reste donc qu'à consulter la parole du *Dictionnaire biographique des anarchistes italiens* (2003), sous la direction de Mario Mapelli. Là, au milieu de nombreuses informations biographiques, on apprend qu'

« à l'intérieur d'une conception mécaniste et déterministe de type *kropotkinienne*, il emphatisera le moment destructif de l'action anarchiste, au sein duquel la revendication de l'acte individuel trouvera toujours un espace particulier ».

Mais, en somme, qui était ce Giuseppe Ciancabilla ? Un journaliste qui ne dédaignait pas embrasser le fusil ? Un socialiste qui a adhéré à l'anarchisme ? L'admirateur de Malatesta qui peu de temps après est devenu son principal rival ? Le traducteur de Kropotkine qui en même temps faisait de l'œil à Stirner, sans même le connaître ? Le « *farouche propagateur de l'anarchisme à Paterson* » (selon le *Corriere della Sera*), suspecté d'avoir été le mandant de Gaetano Bresci, l'exécuteur du Roi d'Italie Umberto Ier ? Une figure acceptable, importante, énergique, efficace, influente et sincère du mouvement anarchiste, mais en même temps exclusive, maligne, exaltée ? Mieux vaut ne pas trop se poser de questions, mieux vaut se contenter de ce que tous les livres d'histoire s'empressent de nous faire savoir : Ciancabilla aimait la violence et détestait le syndicat. C'est tout ?

En un certain sens, Ciancabilla a été une météorite. Sa vie publique se réduit à un espace temporel assez restreint de huit années, avant qu'il ne disparaisse.

De 1897 à 1904, il n'a fait que traverser des pays, des batailles, des passions, des idées. La force propulsive de son hérétisme n'était pas alimentée par un confusionnisme commode, mais par une soif inépuisable d'absolu. Chaque modification de sa pensée n'admettait plus de pas en arrière, n'acceptait pas de revirements opportunistes. Son passage a été en mesure de modifier le panorama anarchiste, la traînée de lumière laissée derrière lui a eu la force d'irradier le milieu

ambiant, et ses reflets arrivent même jusqu'à nos jours.

Avant 1897, on sait uniquement qu'il est né à Rome en 1871 (ou en 1872, selon d'autres sources), originaire d'une famille aisée de la province de Pérouse, et qu'après des études classiques qui ont révélé en lui un talent littéraire, il est devenu journaliste, jusqu'à intégrer la rédaction de *l'Avanti!*, l'organe du Parti Socialiste.

En avril 1897 éclate une insurrection sur l'île de Candia, provoquant le début de la guerre gréco-turque, c'est-à-dire de la lutte de libération grecque contre la domination de l'empire ottoman. Cette nouvelle rencontra un certain enthousiasme, y compris en Italie, où de nombreux volontaires – généralement républicains et socialistes – se mobilisèrent pour se rendre en terre hellénique, divisés en deux formations. L'une, « officielle », était commandée par Ricciotti Garibaldi, le fils du héros des deux Mondes, attentif à ne pas dépasser la tâche que lui avait assignée le gouvernement grec. L'autre, « irrégulière », était guidée par Amilcare Cipriani, ancien combattant garibaldien de la Commune de Paris, socialiste libertaire d'action, toujours prêt à se lancer dans la bataille avec l'espoir que de l'affrontement sur le champ puisse sortir l'étincelle de la libération sociale. En Grèce, Ciancabilla connut son baptême du feu, participant en Macédoine à de nombreuses actions de guérilla visant à provoquer un soulèvement populaire, dont l'attaque contre les troupes turques à Baltinom, Bosnova et Krania. Devenu secrétaire de Cipriani, il le suivit jusqu'à la fin, y compris après l'abandon de nombreux volontaires, jusqu'à la tragique bataille de Domokos du 17 mai, où de nombreux combattants italiens perdirent la vie et où Cipriani fut blessé. Lors de cette campagne, Ciancabilla envoya à son journal plusieurs correspondances, publiées

sous le titre *Du théâtre de la guerre gréco-turque*, articles reproduits ensuite par de nombreux journaux italiens et étrangers. C'est là que Ciancabilla aurait pour la première fois commencé à attaquer certains socialistes, les accusant de reculer face à l'ennemi (et étant pour cela réprimandé par la rédaction de l'*Avanti*!). Et c'est toujours là, sur le champ de bataille grec, qu'il aurait pris acte aussi bien de l'opportunisme des « chefs » révolutionnaires que de l'indifférence de la majorité de la population, plus alerte à sauver sa propre survie quotidienne qu'à se battre pour la liberté.

A son retour en Italie, il n'est pas difficile d'imaginer qu'il était déjà devenu un autre homme. Fedeli a écrit qu'« *il ne se sentait plus à l'aise. Il pensait à la révolution, et le Parti lui donnait une vie de bureaucrate ; une vie qui, même dans des situations difficiles, se serait déroulée entre réunions et congrès sans grandes propositions de rénovation, ni tentatives pour arriver à concrétiser une véritable et prompte action capable d'affronter et de briser celle, réactionnaire, du gouvernement* ».

Il est donc compréhensible qu'il se soit senti attiré par ceux qui se battaient certes aussi au nom du socialisme, mais en-dehors du guêpier parlementaire : les anarchistes.

En quelques semaines, Ciancabilla fit deux rencontres cruciales qui allaient marquer sa vie de manière indélébile. A Ancône, il réussit à interviewer Errico Malatesta, alors en clandestinité parce que recherché par la police. L'entretien, publié dans l'*Avanti* du 13 octobre 1897 fit grand bruit, notamment parce que le numéro de ce journal fut immédiatement saisi par la police. A Bologne en septembre, Ciancabilla se rendit au Ve Congrès socialiste en tant que représentant des Sociétés ouvrières de Foligno et de Carrare, où il rencontra Ersilia Grandi Cavedagni – une des cinq femmes à qui la mise en résidence surveillée avait été

imposée en Italie –, une anarchiste considérée par la police comme « *implacable ennemie de l'autorité* ». Ce fut un coup de foudre, et l'anarchiste bolognaise devint la compagne de toutes ses pérégrinations, restant à ses côtés jusqu'au dernier jour.

Il n'y eut donc pas de surprise lorsque *L'Agitazione* du 4 novembre publia en première page, la *Déclaration* de Ciancabilla qui annonçait son adhésion à l'anarchisme, saluée par une ovation de la rédaction (« *la valeur de l'homme se joint sensiblement à nos forces propagandistes* »). Après s'être déchaîné contre le parti socialiste, il concluait sa déclaration par ces mots : « *mes aspirations éternellement rebelles qui ne supportent aucun joug, ont trouvé dans l'anarchie leur ciel et leur quiétude* ». Selon les lois spéciales approuvées par le gouvernement, selon lesquelles tout individu fiché comme anarchiste était destiné à la résidence surveillée ou à la prison, le geste de Ciancabilla constituait un véritable défi. Et pour échapper aux inévitables poursuites, il dut se transférer en Suisse, d'où, après un séjour à Bruxelles, il rejoignit la France.

A Paris, il fit la connaissance de Jean Grave et commença à collaborer aux *Temps nouveaux*, une expérience qui l'introduisit au communisme anarchiste de type kropotkinien. C'est là qu'il connut aussi Felice Vezzani, dont le nom apparaîtra à plusieurs reprises parmi les collaborateurs de ses journaux. Bien que les textes de cette période témoignent encore lourdement de ses antécédents parlementaristes, ce fut pourtant en France que Ciancabilla découvrit la différence profonde entre *parti et mouvement*.

On peut remarquer que dans ce pays, les anarchistes avaient pris l'habitude de se réunir par groupes, sans éprouver la nécessité de constituer une grande organisation, un parti

sous le manteau protecteur duquel s'abriter. Chacun choisissait de participer ou de former le groupe qui reflétait le mieux ses propres idées et attitudes (et n'est-ce pas de la multiplicité et de la variété des initiatives que découle la richesse de l'action anarchiste, magma bouillant qui ne connaît pas de synthèse uniformisante ?).

Devenu membre du Syndicat de correspondants à l'étranger, Ciancabilla continua à gagner sa croûte en envoyant des articles à des quotidiens comme *Il Messaggero* de Rome ou *Il Caffaro* de Gênes, pour lesquels il suivit l'affaire Dreyfus. Il collabora aussi à *La Vita internazionale*, la revue du futur prix Nobel de la Paix, Ernesto Teodoro Moneta.

Nous sommes désormais en 1898 : les classes les plus pauvres en Italie étaient durement touchées par l'augmentation des prix du pain. A travers tout le pays éclataient des émeutes, des Marches à la Sicile, de la Toscane aux Pouilles, qui culmineront début mai par le massacre de Milan accompli par le général Bava Beccaris, qui ordonna à ses hommes de tirer à coups de canon contre la foule. Un massacre qui marquera profondément Ciancabilla, et le poussera à intervenir de Paris le mois suivant avec un article dans les *Temps nouveaux*, stigmatisant durement les événements. Dans cet article, intitulé *La Jacquerie italienne*, il affrontait la question sociale dans la péninsule : ses potentialités révolutionnaires – « *On avait en Italie cette situation de fait : les conditions économiques de l'Italie méridionale et de la Sicile étaient si misérables qu'un jour ou l'autre, le peuple devait se lever en armes pour ne pas mourir de faim, mais d'un autre côté, face à cette occasion révolutionnaire, le manque d'une conscience absolue des droits à réclamer dans une insurrection toujours sur le point d'éclater (et qui éclatera à nouveau), pouvait être calmée avec l'aumône d'un*

morceau de pain. Dans l'Italie septentrionale, au contraire, il existe une conscience très développée, mais les conditions économiques assez satisfaisantes ne favorisent pas la condition voulue pour une insurrection », mais aussi l'impuissance des socialistes – « Les grands prêcheurs de paix étaient surtout les socialistes. Avec eux, il fallait toujours attendre, et dans l'attente ils endormissaient les esprits à travers l'illusion de la gymnastique parlementaire. Et ils ont récolté les fruits de cette hypnose. Lorsque les tourments de la faim ont incendié plus de la moitié de l'Italie, ils n'ont pas su saisir le moment, et à Turin les chefs du socialisme piémontais, interprétant l'histoire de manière bien peu matérialiste, prétendaient qu'il ne fallait pas participer au mouvement insurrectionnel parce qu'il était l'œuvre de la réaction cléricale, et qu'il fallait démontrer au public et aux autorités que les socialistes étaient un parti de l'ordre ! », et enfin l'impréparation des insurgés – « Il n'y eut pas d'interruption des communications télégraphiques et ferroviaires, aucune explosion de dynamite ou même seulement de poudre, ni contre les forces armées ni pour créer de formidables barricades à travers tout le pays. Au contraire, on a retrouvé tous les infantilismes des jeunes : on répondait aux coups de canon par des lancers de tuiles et de briques ! On dressait des barricades avec des tables et des chaises ! »

Son expérience à Paris touchait à son terme. La police italienne l'avait signalé aux autorités françaises comme « *dangereux anarchiste* », provoquant l'émission d'un ordre d'expulsion. Afin de rester proche de l'Italie pour mieux y retourner en cas de nouvelles émeutes insurrectionnelles, Ciancabilla se transféra à nouveau en Suisse. Avec d'autres compagnons, il fonda le journal communiste anarchiste *L'Agitatore* à Neufchâtel, dont le premier numéro sortit début juillet. La cible était évidemment la dynastie des

Savoie [celle du Roi d'Italie], dont les mains étaient tâchées de sang frais. L'objectif du journal était de souffler sur le feu d'une situation italienne considérée comme révolutionnaire, accentuant le fossé qui venait de se créer entre la monarchie et ses sujets. Et même au cas où ces derniers se révéleraient indifférents à un idéal considéré comme lointain et abstrait, ils seraient au moins sensibles à l'appel à la vengeance. C'est à cette période aussi que se serait passé un voyage clandestin de Ciancabilla en Italie dans le but d'assassiner Bava Beccaris, un plan éventé par une police qui n'avait pas lâché sa trace.

Le 10 septembre 1898, l'anarchiste Luigi Luccheni assassina la princesse d'Autriche, Elisabeth, à Genève. Une chasse à l'anarchiste se déchaîna à travers toute la Suisse. Face à un mouvement muet devant le meurtre d'une femme d'une soixantaine d'années séparée de son mari, Ciancabilla fut le seul à défendre ouvertement le geste de Luccheni, dans l'article *Un coup de lime* paru le 17 septembre sur le douzième numéro de *L'Agitatore*. Ce sera le prétexte utilisé par les autorités helvétiques pour fermer le journal et ordonner l'expulsion de 35 anarchistes italiens, considérés comme proches de lui. Ne pouvant retourner en Italie parce que recherché par la police, Ciancabilla fut contraint de se réfugier à Londres, où il rencontra le républicain Giovan Pirolini, avec lequel il avait combattu en Grèce. Celui-ci le définira comme un « *suicidé ambitieux* » et, dans une lettre envoyée depuis l'exil anglais, écrira que son ancien compagnon d'armes, passé à des positions toujours plus radicales, « *voulait courir de Londres à Milan il y a quelques mois encore, pour se venger sur Bava. Je réussis à l'en dissuader avec d'autres. Nous l'expédiâmes donc en Amérique, à Paterson, où il se trouve maintenant pour diriger un journal de* »

son parti ». Il s'agit là d'un autre témoignage qui démontre comment Ciancabilla n'avait pas renoncé au projet de se venger du général massacreur.

En octobre 1898, Ciancabilla s'embarqua pour les États-Unis, toujours avec sa compagne Ersilia Cavedagni, en direction de Paterson, qu'il atteignit début novembre.

Située à quelques dizaines de kilomètres de New York, dans le New Jersey, Paterson était une ville ouvrière dont les nombreuses industries textiles attiraient beaucoup d'émigrants. Selon certaines sources, les Italiens étaient près de dix mille à Paterson, dont un cinquième proche des idées anarchistes. Le mouvement anarchiste y était donc particulièrement actif, avec différents groupes, librairies, maisons d'édition et journaux. Mais le principal instrument de diffusion de la pensée anarchiste était sans aucun doute l'hebdomadaire *La Questione sociale*, fondé en 1895 par Pietro Gori lors de son séjour aux États-Unis. Il n'est pas difficile d'imaginer pourquoi, juste après son arrivée en ville, la direction de l'hebdomadaire a été proposée à Ciancabilla. Qui mieux que lui, journaliste de profession et de talent à peine débarqué du vieux continent, pouvait tenir ce rôle ? Quant aux différences de vues avec les anciens rédacteurs du journal, plus proches des positions de Malatesta, l'espoir était de réussir à les faire vivre au nom de l'idéal commun.

Malgré les bonnes intentions initiales, c'est exactement le contraire qui se produisit. Ciancabilla donna une grande impulsion au journal, il en changea le format et la charte graphique, en augmenta le tirage, l'enrichit de nombreuses traductions du français. A côté de la publication du journal, il y rattacha une maison d'édition, s'employant notamment à traduire *La conquête du pain* de Kropotkine ou *La société aux lendemains de la révolution* de Jean Grave. Tout cela non

sans frictions avec les autres participants, notamment avec le typographe Pedro Esteve, un anarchiste espagnol assez lié à Malatesta. Il suffit de parcourir les articles de fond de la première page, presque tous signés Ciancabilla, pour se rendre compte du décalage. D'un côté la mise en valeur de l'individu et de sa conscience, de l'autre la mise en avant de la masse et de son efficacité. C'est de cette différence de perspective que dériveront en cascade toutes les polémiques sur des thèmes particuliers.

Prenons par exemple la question de l'organisation. Selon Ciancabilla, les anarchistes doivent s'associer spontanément, par affinités, en petits groupes provisoires, visant la réalisation d'un objectif déterminé. Ils n'ont pas besoin de programmes pré-établis, de pactes réglementaires, de schémas organisationnels à respecter. Ils ne doivent pas tenter de construire un véritable parti politique, ils doivent agir dans les rues plutôt qu'au Parlement, donnant naissance à un mouvement autonome, fluide, varié, multiple, dans lequel chaque individu peut développer au maximum ses propres capacités. Il reprenait l'intuition déjà ébauchée par Carlo Cafiero sur la supériorité de *l'ordre dispersé des poignées*, par rapport à *l'ordre compact de la phalange*¹. Ne pas concentrer les forces, mais les disséminer. Ne pas construire un nœud robuste, mais tisser un filet à mailles serrées. Ne pas s'enrôler dans une armée disciplinée, mais donner naissance à des groupes autonomes. Cela ne constitue pas seulement un avantage du point de vue tactique, en n'offrant pas à l'ennemi de point unique contre lequel

1. Carlo Cafiero, lettre à la rédaction publiée dans *Il grido del popolo*, Naples, 4 juillet 1881.

frapper, mais c'est décidément aussi plus cohérent avec les idées anarchistes : « le mouvement anarchiste – embryon de l'ensemble harmonieux et privé de centre que devra être la future société libertaire – tend à être le plus possible agile, souple, dénoué ; il fuit toute tentative de concentration ; il s'éparpille librement en un vaste fourmillement de groupes autonomes et indépendants, libres de se relier momentanément lorsque cela leur convient. Il en va de même des initiatives qui se produisent dans notre mouvement, qui n'émanent pas du haut d'un centre ou d'un comité directeur ; mais fleurissent spontanément de chaque individu ou de chaque groupe, se diffusent et ont toutes droit à la libre expérimentation ».

Chaque individu est responsable de sa propre action, ne devant demander ou concéder de permission à personne. Ce qui la détermine est sa conscience, son intelligence, sa sensibilité, ses attitudes, c'est-à-dire ces caractéristiques dont Ciancabilla sollicitera constamment l'ample développement. A l'inverse, le parti, à travers son exigence d'agrégation numérique, son besoin de s'assurer un consentement populaire, est porté par la force des choses à niveler ses propositions vers le bas et à limiter l'action de ses militants, qui ne deviennent alors que les exécutants d'une politique (pré)établie au cours des congrès et cristallisées dans un programme. La liberté absolue que Ciancabilla concédait à l'individu le portait donc non seulement à défendre et justifier tout acte anarchiste de révolte individuelle et à repousser l'organisation spécifique, mais aussi à refuser toute hypothèse d'alliance avec d'autres forces révolutionnaires.

Sur cette question, on ne peut manquer de remarquer à quel point l'expérience personnelle a influencé le débat.

Malatesta, anarchiste depuis toujours, voyait dans les

alliances stratégiques la seule manière d'atteindre les masses et de les attirer à la révolution. Le niveau de force nécessaire pour une transformation sociale constituait pour lui un problème d'ordre essentiellement quantitatif, aussi ne se lassait-il pas de répéter que ce ne seront pas les « trois pelés » anarchistes qui renverseront l'État. A qui s'adresser, sinon aux autres partis soi-disant révolutionnaires ?

Ciancabilla, ex-socialiste parlementaire, les connaissait bien, ces soi-disant partis subversifs – et *de l'intérieur* – et savait qu'ils n'aideraient jamais les anarchistes à abattre l'État. Se mettre à leur côté (en réalité à leur service) serait donc la meilleure manière de courir vers la défaite. A son avis, la force était une question qualitative : ce ne sont pas les individus qui doivent se dissoudre parmi les masses, ce sont les masses qui doivent se transformer en individus. Pour cela, il ne se lassait jamais de répéter que les anarchistes devaient bien sûr se jeter dans n'importe quelle mêlée, mais *en restant toujours eux-mêmes*. Si leur objectif était de rejoindre la grande masse des exploités, la meilleure manière était de s'adresser directement à eux, en tentant de les secouer et de les attirer par les mots et par l'action, sans perdre de temps avec leurs représentants pour nouer des accords qui seraient certainement trahis.

Incarcéré en janvier 1898, après le début des premières émeutes [du pain] qui avaient éclaté dans les Marches, Malatesta passa en procès fin avril avec d'autres compagnons. Quelques jours avant le massacre de Milan, lors de son autodéfense au tribunal, il déclara avoir toujours soutenu dans ses meetings que « *ce n'est pas en pillant une villa et en volant dans un four qu'on peut résoudre la question sociale... le pain est cher, non parce que le maire est une canaille, non parce que Rudini [le chef du gouvernement] est un malfaiteur, mais*

pour toute une série de causes sociales qu'on ne peut résoudre sinon à travers l'organisation des masses, à travers la transformation du système de propriété² ».

L'organisation des masses – voilà la concession *politique* qui imbibait toute la pensée de Malatesta. Ciancabilla avait horreur d'une telle perspective, qui le renvoyait au sordide parlementarisme socialiste : pour lui, l'action anarchiste ne peut se passer du lien éthique qui unit les moyens et les fins, et pour cela doit viser à développer la conscience individuelle. Les masses organisées sont et seront toujours de la simple main d'œuvre aux mains de quelqu'un d'autre, *y compris lorsqu'il s'agit d'un anarchiste animé des meilleures intentions*.

De là toute l'importance que donnait Ciancabilla à la diffusion de l'Idée, à laquelle il attribuait toujours une valeur *matérielle*: « *Lorsque l'un d'entre nous ne s'occupe plus de créer un mouvement fictif composé d'individus sympathisants et faibles de conscience, mais s'évertue à susciter un ferment actif d'idées qui font réfléchir, parfois à coups de fouet, on s'entend souvent dire par des amis habitués depuis longtemps à une autre méthode de lutte, ou bien que c'est un individualiste, ou bien que c'est un pur théoricien. Il est faux de dire que nous sommes des individualistes, si l'on veut dire par là que nous sommes des éléments isolés, refusant toute association dans la communauté sociale, et considérant exclusivement que l'individu puisse se suffire à lui-même. Pour notre part, nous défendons le développement des libres initiatives de l'individu, et quel est l'anarchiste qui ne voudrait pas commettre le péché d'aller dans ce sens-là de l'individualisme ? Si on nomme*

2. Errico Malatesta, Oeuvres complètes tome 3, *Il socialismo anarchico dell'Agitazione* (1897-1898), Zero in condotta & La iaccola, 2011, p. 343.

anarchiste celui qui aspire à l'émancipation de toute autorité morale et matérielle, comment peut-il refuser que l'affirmation de sa propre individualité, libérée de tout lien et de toute influence extérieure autoritaire, ne soit l'indice le plus sûr de la conscience anarchiste ? Nous ne sommes pas non plus de purs théoriciens, parce que nous croyons en l'efficacité de l'idée, plus que dans celle des individus. Par quoi sont en effet déterminées les actions, sinon par la pensée ? Donc, produire et susciter un mouvement sur la base d'idées, est pour nous le moyen le plus efficace pour déterminer le flux d'actions anarchistes, aussi bien dans la lutte pratique, que dans la lutte pour la réalisation de l'idéal. Face à la conscience de l'idée, que vaut la préoccupation d'élargir un mouvement plus ou moins fictif d'organisation en parti ou d'organisation économique ? »

Les masses ne doivent pas rester amorphes, et donc organisables, mais bien être transformées en individus conscients d'eux-mêmes. Il n'est pas nécessaire d'entrer en compétition avec les autres partis pour voir qui en guidera l'ignorance à travers le slogan le plus juste, mais de combattre cette ignorance avec la pensée et le savoir, sources de conscience de soi. Ciancabilla n'en doutait pas : « *L'anarchie n'est pas seulement rébellion, n'est pas seulement une préparation permanente et convulsive de la révolution, mais c'est aussi une préparation d'idées.* » Sans une Idée qui élève l'être humain, toute sa lutte est destinée à s'enliser dans la boue. Dans le meilleur des cas, on peut peut-être vivre une intense orgie pendant un temps bref, mais pas une libération.

Les accusations d'abstraction et de manque de réalisme, qui sont régulièrement adressées à ceux qui n'entendent pas enfermer leurs rêves entre les parois d'un estomac, le laissaient indifférent – « *Je préfère "les vaines chimères de ce qui doit advenir" qui élèvent la dignité humaine plutôt que*

de l'abaisser et de l'avilir, et rendent l'être conscient d'un idéal de liberté et d'émancipation vers lequel il tend de toutes ses forces ».

En somme, en cette fin de siècle mourant, Ciancabilla répétait à sa manière ce qui avait été défendu plusieurs fois par d'autres anarchistes : si l'anarchie veut vraiment être l'avenir, les anarchistes ne peuvent se passer ni de la pensée ni de la dynamite – « *L'action, l'action, l'action. Face à la réaction, il n'y a que l'action qui peut s'y opposer. Peu importe laquelle. Pourvu qu'elle fasse penser, qu'elle secoue, qu'elle excite, qu'elle entraîne... Une action consciente donc, et accompagnée en cela par la plus énergique des propagandes*

Voilà les termes de la polémique qui faisait rage en 1899 (et qui, par certains côtés, continue encore aujourd'hui). Mais il serait inexact de penser qu'elle soit toujours restée dans les limbes des hypothèses spéculatives opposées.

Oublions un instant les événements de Russie et d'Espagne, et voyons la *Settimana rossa* [Semaine rouge] qui éclata en Italie dix années après la mort de Ciancabilla. Selon nombre d'historiens, il s'agit de la plus grande tentative insurrectionnelle qui s'est jamais produite dans ce pays. Malatesta, qui y avait participé à Ancona, a agi de manière cohérente avec ses idées : d'un côté il a incité à la révolte généralisée, d'un autre il a pris contact avec les hautes sphères du Parti socialiste, du Parti républicain et de la Confédération générale du travail (CGL), en vue d'une action commune. La suite de l'histoire est connue : l'insurrection a été étouffée par l'intervention pacificatrice des leaders politiques et syndicaux. Six années passèrent, et une nouvelle occasion se présenta, cette fois avec le mouvement d'occupation des usines. Forts de leur expérience précédente, qu'allait faire les anarchistes organisationnels ? Ils se fièrent encore une

fois aux différents leaders politiques et syndicaux. Et encore une fois, le résultat fut la fin du mouvement, décrétée par les comités centraux des différentes organisations de gauche.

Ciancabilla, l'ex-socialiste, le savait bien : *aucun parti ne veut vraiment la révolution, tous veulent seulement le pouvoir.* Se lier au manège institutionnel, espérer une intervention favorable des partis et des syndicats, flatter l'amitié de leurs fonctionnaires, est un véritable suicide pour ceux qui désirent la destruction de toute forme d'autorité.

A ce titre, Ciancabilla ne perdait jamais une occasion de mettre en garde, de ne pas se faire d'illusions sur ceux qui prêchent la révolte et dressent même parfois des barricades, emportés par le flot des événements, mais toujours dans le but pas si caché d'arriver à une autre forme d'État. Ceci dit, on comprend clairement pourquoi à l'intérieur de la rédaction de *La Question sociale*, comme le dira un historien, avait fini par se créer « *une situation d'incompatibilité avec Ciancabilla, non seulement suite à une différence de tempérament, mais aussi pour une divergence idéologique insurmontable d'inspiration, de méthode, de langage* ».

Notamment parce que Ciancabilla ne cachait pas ses préférences et ne perdait pas une occasion de les manifester. Non seulement il reparla plusieurs fois de Luccheni, non seulement il fit l'apologie d'Emile Henry (reproduisant la polémique de ce dernier avec Malatesta), mais quand le journal annonça en juin 1899 la prochaine publication du livre de Kropotkin *La conquête du pain* (qui réussit à être introduit en Italie camouflé en lexique grammatical) accompagné d'autres textes moins importants, Ciancabilla en profita pour saluer le résultat de « *tout un faisceau infini d'initiatives efficaces, sorties d'un individu ou d'un groupe d'individus en affinité, non organisés ou concentrés de manière*

permanente, mais uniquement associés momentanément pour un objectif précis. C'est une démonstration des plus évidentes de la force de l'initiative et de l'association spontanée, plus que du fonctionnement organique d'une organisation concentrée et permanente ».

Il est donc logique qu'il ait été à couteaux tirés avec les autres rédacteurs, et en particulier avec Pedro Esteve, un homme de bras qui supportait mal Ciancabilla, un homme d'esprit. Esteve en vint même à accuser ouvertement Ciancabilla d'être un bourgeois esthète et vaniteux, mettant tous les compagnons en garde contre ces intellectuels qui voudraient, avec leurs sophismes, détourner le mouvement ouvrier de la juste voie des revendications économiques. Ciancabilla ne voyait dans ces accusations qu'une forme d'intolérance et d'obscurantisme (vu qu'il publiait de petits livrets de poésie, avait annoncé vouloir faire sortir un supplément à *La Questione sociale* contenant articles et poésies sur des thèmes littéraires ou scientifiques... et prenait soin jusque de son habillement). Comme si la révolution sociale devait se réduire à un meilleur assouvissement des besoins les plus élémentaires, et pas au contraire développer et amplifier toutes les potentialités de l'individu.

La situation se dégrada en août 1899, avec l'arrivée à Paterson de Malatesta lui-même, évadé de sa mise au ban sur l'île de Lampedusa. Ciancabilla et ses proches compagnons quittèrent *La Questione sociale* pour fonder un nouveau journal, *L'Aurora*, dont le premier numéro sortit le 16 septembre 1899. Deux semaines auparavant, dans le n°127 de *La Questione sociale*, était paru un éditorial titré *Séparation*, dans lequel on pouvait lire à propos de cette scission : « *On a essayé de faire tout le monde, faisant du journal une espèce de tribune libre, dans laquelle tous ceux*

qui se définissaient anarchistes pouvaient exposer et défendre leurs idées, même si elles étaient en contradiction avec celles des autres collaborateurs. La tentative n'a satisfait personne ; et tous ont convenu que pour que le journal puisse effectuer une propagande efficace, il avait besoin d'unité de direction et d'être l'organe d'un courant déterminé. Une fois la question portée devant le groupe et les critères de lutte amplement discutés, le groupe se déclara favorable à l'organisation en parti pour la propagande et pour l'action révolutionnaire, mais aussi à la plus ample participation possible au mouvement ouvrier. L'ancienne rédaction, ne trouvant plus d'accord avec le groupe, donna sa démission et déclara qu'elle ferait un autre journal... Les compagnons Italiens des États-Unis ont cru pouvoir passer outre les différences, au nom d'un idéal commun. Les faits ont démontré qu'ici aussi on ne peut travailler ensemble qu'entre personnes qui sont d'accord, et sur des choses à propos desquelles on peut s'accorder. Aucuns regrets du reste : toute idée vitale est destinée à se différencier et à se diversifier de plusieurs manières, et plus elle se différencie, plus elle est vitale et féconde. Tous au travail : et divisés, nous ferons plus de bien à la cause commune que ce que nous aurions pu faire entre deux frictions en n'étant pas d'accord ». Dans le même numéro, on trouvait également une *Déclaration des dissidents*, dans laquelle Ciancabilla et d'autres compagnons répétaient leurs critiques sur l'organisation en parti et leur conception de l'anarchie.

Dans son nouveau journal *L'Aurora*, Ciancabilla, se sentant enfin complètement libre d'exprimer ses propres convictions, les approfondit et les perfectionna. Mais la divergence avec les anarchistes défenseurs de l'organisation en parti s'accrut et s'aggrava encore.

Le soir du 12 septembre, Malatesta tint une conférence publique à West Hoboken, un village près de Paterson où

habitait Ciancabilla. Des compagnons des deux tendances étaient présents dans le public, et des altercations éclatèrent. Le climat se tendit de plus en plus, jusqu'à ce qu'un anarchiste réputé proche de *L'Aurora*, Domenico Pazzaglia, fasse feu contre l'illustre conférencier en le blessant à une jambe. L'auteur du geste fut désarmé et étendu au sol par le coup de poing d'un autre anarchiste, qui deviendra bientôt célèbre dans le monde entier : Gaetano Bresci. Cet épisode n'a jamais été éclairci, et il en existe plusieurs versions. Certains disent que la rencontre était un débat contradictoire entre Malatesta et Ciancabilla, d'autres accusèrent le rédacteur de *L'Aurora* d'avoir tiré lui-même sur Malatesta, et les derniers que Pazzaglia aurait agi pour des raisons uniquement personnelles. En réalité, au moment de cet événement, Ciancabilla n'était même pas sur place, mais cela n'empêcha pas de nombreux anarchistes de lui faire porter la responsabilité de ce qui était arrivé. Selon Fedeli, « *la culpabilité de cet acte n'incombait aucunement à Ciancabilla, même si les haines se gonflèrent tellement contre lui, qu'elles lui rendirent la vie particulièrement difficile* ». En effet, même si rien n'avait fuité publiquement sur cet événement, la polémique augmenta démesurément. Malatesta fut parmi les signataires d'une excommunication en bonne et due forme contre Ciancabilla, visant à lui nier la reconnaissance comme « compagnon » et l'accusant de plusieurs incorrections au détriment des anciens rédacteurs de *La Questione sociale*. La réaction furieuse de Ciancabilla n'est pas étonnante, et il défia Malatesta de prouver ses accusations. En somme, pour Ciancabilla, l'air était devenu irrespirable, rempli de suspicions et de rancœurs.

Entre-temps, *L'Aurora* avait poursuivi sa publication, atteignant rapidement un tirage de 3000 exemplaires.

Ses pages affrontaient des thèmes variés, liés à la vie du mouvement ou relatifs au contexte national et international, et même d'autres, considérés comme plus « privés » (par exemple en défense de la dignité et de l'émancipation des femmes). La première série du journal se termina le 24 mai 1900 par le n°23. Quelques jours avant, Gaetano Bresci, qui figurait parmi les souscripteurs du premier numéro du journal, était reparti en Italie dans l'intention de venger les morts de Milan. Il y parviendra le 29 juillet au soir, à Monza, abattant de trois coups de revolver le roi Umberto Ier.

Ciancabilla, qui venait de déménager à Yohoghan, en Pennsylvanie, expédia aussitôt un télégramme de félicitations au chef du gouvernement, Saracco³. En Italie, la police et les journaux se lancèrent dans des hypothèses complottistes, dont beaucoup pointaient justement Ciancabilla comme le cerveau occulte du régicide. Que de la merde, naturellement. Il est vrai qu'il n'avait jamais caché sa proximité solidaire et son amitié avec le tisseur de Prato. Et lorsque, le 8 septembre, parut la nouvelle série de *L'Aurora*, il dédia beaucoup d'espace pour en prendre publiquement la défense. On notera que parmi les dénigreurs de Bresci, en plus des monarchistes et des socialistes parlementaires, les socialistes anarchistes se sont distingués en Italie, n'hésitant pas à condamner le tyrannicide, et allant jusqu'à implorer le Procureur général de ne pas se tromper et de ne

3. « Pour le ministre Saracco – Rome. Nous exulttons à la mort du roi massacreur du peuple. Hurrah pour le compagnon Bresci ». Reproduit dans Giuseppe Ciancabilla, *Viva Bresci !*, ed. Gratis (Florence), 2011, p.486 du présent ouvrage.

réprimer que ceux qui le méritaient vraiment (c'est-à-dire la canaille individualiste désorganisée, à ne pas confondre avec les honnêtes ouvriers organisés). Ciancabilla fustigea vertement leur lâcheté, étant à son tour accusé d'exhiber à bonne distance un héroïsme commode qui ne prenait pas en compte les poursuites anti-anarchistes en cours.

Il ne devra attendre qu'une année avant de pouvoir renvoyer cette accusation à ses détracteurs. En effet, le 6 septembre 1901, un autre coup de feu mit fin à la vie d'un autre puissant de la terre. Cette fois, ce fut au tour du Président des États-Unis, William McKinley, de tomber sous le plomb de l'anarchiste Léon Czolgosz.⁴ Et tandis qu'arrivaient de

4. Cette fois, c'est Emma Goldman qui sera accusée d'avoir inspiré Leon Czolgosz, et sera arrêtée deux jours après les coups de feu. Si cette dernière avait publiquement nié la qualité d'anarchiste à Luigi Luccheni lors de l'assassinat d'Elisabeth d'Autriche à Genève (*New York World*, 18 septembre 1898), elle défendra par contre Bresci puis Czolgosz. Sur le premier, elle écrira dans un essai : « *il a vécu et est mort en accord avec lui-même ; et le monde apprendra que pendant qu'on tue un Bresci, des centaines d'autres sont nés, prêts à sacrifier leur vie pour libérer l'humanité de la tyrannie, du pouvoir, de l'ignorance et de la pauvreté* » (Gaetano Bresci, in *Free society*, 2 juin 1901). Quant au second, elle dira qu'elle « *pense à lui en ce moment douloureux, ainsi qu'à toutes les victimes d'un système d'injustice, et à tous ceux qui mourront en précurseurs d'une vie meilleure, plus noble et plus grande* » (The tragedy at Buffalo, in *Free society*, 6 octobre 1901). Elle se disputera également durement par correspondance avec Alexandre Berkman, incarcéré depuis 1892 pour avoir tiré sur un industriel, parce que cet anarchiste arguait froidement que dans un système où l'exploitation est plus « *l'ennemi réel de la population* » que l'oppression (contrairement à la Russie), son geste à lui avait été bien plus « *significatif et éducatif que celui de Leon* ».

la lointaine Italie les condamnations hystériques de Luigi Fabbri, Ciancabilla fit entendre sa voix dérangeante depuis Spring Valley, Illinois, en défendant encore une fois aussi bien le geste que celui qui l'avait accompli. Huit jours après les faits, *L'Aurora* publia en première page un article sur *le malheur de Monsieur McKinley* qui ne manqua pas d'attirer l'attention de la meute réactionnaire américaine. Le parti de l'ordre de Spring Valley ne pouvait accepter qu'un étranger salue la mort du Président aimé, et fit appel à la poigne de fer de la répression.

Le 27 septembre, deux policiers se présentèrent à la rédaction de *L'Aurora*, invitant Ciancabilla à les suivre au bureau de Poste pour un problème qui devait être tiré au clair. Ce n'est que devant le juge que Ciancabilla comprendra qu'il était en état d'arrestation. Le prétexte était d'avoir violé le règlement postal en ayant envoyé des billets de loterie. Sans avocat, sans interprète, Ciancabilla se vit fixer une caution disproportionnée par rapport à l'accusation montée contre lui : 5000 dollars. Enfermé à la prison d'Ottawa, plutôt que de suivre les conseils de modération, il continua à publier des articles enflammés en défense de l'anarchiste polonais dans *L'Aurora*, suivant son calvaire comme il avait suivi l'année précédente celui de Bresci.

De l'autre côté de l'océan, Luigi Fabbri fut entre-temps contraint de quitter la rédaction de *L'Agitatore*, après que Malatesta lui-même soit intervenu contre sa sale manie de blâmer l'opprimé qui s'insurge plutôt que l'opresseur qui tombe, une attitude d'autant plus gênante que « *les anarchistes anti-organisationnels, ceux qui sont opposés à la participation à la lutte ouvrière, à la constitution en parti, etc. ne manqueraient pas de dire et de penser que cet affadissement de l'esprit révolutionnaire et une conséquence de la méthode*

qu'ils désapprouvent. Cela ne leur donnera pas raison, mais ils sembleront l'avoir... »

Ciancabilla resta plusieurs mois en prison. Sa détention fut un coup mortel pour *L'Aurora* qui, plutôt que de passer à un rythme bi-hebdomadaire comme prévu, fut contraint de fermer. Son dernier numéro, le n°60 de la deuxième série, porte la date du 14 décembre 1901.

Pour échapper aux poursuites de la police, Ciancabilla fut une fois de plus contraint de déménager, cette fois à Chicago. En février 1902, c'est là que sortit le premier numéro de *La Protesta umana*, « *revue mensuelle de sciences littéraires et d'arts* ». Deux ans plus tôt, Ciancabilla avait déjà collaboré à une publication du même nom, fondée par Enrico Travaglio, un jeune anarchiste originaire de Monza. Obligé de cesser sa publication en septembre 1900 suite à des difficultés économiques, Travaglio avait déjà l'intention de transformer *La Protesta umana* en un *supplément littéraire et sociologique de L'Aurora*. Le projet rencontra l'approbation de Ciancabilla, mais ne put se faire. Ce n'est donc que début 1902 que le périodique put voir le jour, avec Ciancabilla et Travaglio comme éditeurs. Par rapport à *L'Aurora*, *La Protesta umana* se caractérisera par une dimension plus théorique, accueillant de nombreux essais et études, mais aussi des récits et des poésies. Le tout accompagné de nombreuses traductions.

Dans la sobre note éditoriale aux lecteurs, on peut lire ceci : « *La Protesta umana se propose d'apporter une contribution d'idées à la propagande anarchiste et révolutionnaire, selon les critères de ceux qui la rédigent et y collaborent. Toutes les idées et toutes les tendances y trouveront des développements, des explications et des discussions. La Protesta umana ne lance et ne lancera pas d'appels de fonds pour sa publication. Ceux*

qui trouveront utile son œuvre de culture et de propagande contribueront à la maintenir en vie ; les autres s'abstiendront». Mais il suffit de lire l'éditorial pour comprendre comment, y compris dans un style différent de celui de *L'Aurora*, le fond était resté le même : « *Nous ne sommes pas un parti qui implore l'approbation des gouvernents pour exister ; nous sommes la phalange rebelle qui ne supplie ni ne pardonne ; nous sommes des Anarchistes qui refusent tout joug et toute coercition, qui veulent transformer la masse en l'éduquant à être des individus. Nous sommes les compagnons de Bresci et de Czolgosz, dans les actes desquels nous n'hésitons pas à reconnaître la plus forte manifestation de l'esprit de rébellion anarchiste* ».

Ugo Fedeli rappellera que « *le public auquel s'adressait la revue était essentiellement celui des nombreux émigrés qui se trouvaient aux États-Unis ; et, à l'aube de notre siècle, les possibilités et les conditions de la majorité de l'émigration étaient très basses, si bien que certains avaient laissé entendre qu'une revue comme *La Protesta umana* rencontrerait des difficultés pour s'affirmer. Pourtant, le bilan tiré par son rédacteur après une année d'existence sera moralement et financièrement positif*

Ce qui poussa Ciancabilla dans ce nouveau défi fut peut-être le soulagement de savoir que quelqu'un d'autre, aux États-Unis, venait d'ajouter sa voix à la bataille quotidienne en faveur de l'idée commune : Luigi Galleani.

Le 14 avril 1902, naissait aussi à Milan l'hebdomadaire *Il Grido della folla*, composé notamment de Giovanni Gavilli, Nella Giacomelli, Ettore Molinari, Oberdan Gigli et les frères Attilio et Ludovico Corbella. Ciancabilla salua la création d'une publication hors de la logique organisationnelle en Italie, et lui offrit sa propre collaboration, aussi bien en envoyant des correspondances depuis les États-Unis

qu'en récoltant des fonds. Malgré ces débuts, il finira par n'épargner aucune critique à cette initiative qui, par désir d'être ouverte à tous et exempte de préjugés, finit par sembler trop insipide à son goût et sans véritable contenu.

Voilà ce qu'il écrivit en octobre dans une lettre aux rédacteurs de l'hebdomadaire milanais : « *Il s'agit d'un gymnase ouvert à toutes les idées, à toutes les tendances. Très bien ! Mais Il Grido della folla, comme n'importe quel journal, doit pourtant s'inspirer d'un critère déterminé de rédaction, et ne peut être un organe automatique à jet permanent d'articles contradictoires, publiés dans l'ordre d'arrivée* ». Le mois suivant, toujours plus déçu, il répéta ne pas croire « *aux journaux sans rédaction, ou mieux, avec une rédaction acéphale, qui ne fait office que de secrétariat, comme vous dites. C'est bien d'en faire le journal de tous, mais le journal doit avoir un caractère, une physionomie, une responsabilité : un journal amorphe finit par devenir la décharge inévitable de tous les ragots, de toutes les velléités de petites ambitions, de tous les dépits personnels* ». De ces lettres ressort une fois de plus le fait que la fameuse *verve polémique* qui l'accompagnera toute sa vie – des invectives contre les socialistes déserteurs sur le front grec parues dans *l'Avanti!* aux critiques contre Sébastien Faure et Pietro Calcagno publiées dans *La Protesta umana* – n'était pas le fruit de mesquins calculs politiques ou d'étrôites attaques personnelles.

Comme l'écrivait Ugo Fedeli, « *l'aspect polémique de son caractère* » répond « *aux exigences toujours plus vives en lui de perfection, de linéarité, de clarté* ». Dans l'introduction de sa monographie, il notait déjà que « *c'était sa sincérité totale qui le conduisait à des polémiques amères et à des ruptures douloureuses* ».

Après un énième déménagement, cette fois à San Francisco,

Ciancabilla transforma *La Protesta umana* en hebdomadaire à partir du 19 mars 1903. Une année plus tard, l'éventualité d'une guerre entre la Russie et le Japon conduisit plusieurs journaux italiens à lui offrir la charge de correspondant de guerre, mais il refusa toutes ces offres, même les plus avantageuses. Il entendait dédier tout son temps, toute son énergie à la diffusion de la pensée anarchiste.

Petit, délicat et maigre, Ciancabilla était depuis longtemps tuberculeux. Les vicissitudes d'une existence passée aux marges, entre pérégrinations permanentes et sans repos, finirent par l'épuiser.

Entré à l'Hôpital allemand de San Francisco, Ciancabilla mourut le 16 septembre 1904, veillé jusqu'à la fin par sa compagne Ersilia Cavedagni. Deux semaines plus tard, le 1er octobre, sortit le dernier numéro de *La Protesta umana*, dédié à celui qui « *consacra toutes ses forces et son intelligence à l'avancée de l'idéal anarchiste, et de quelque nature que furent les menaces ou les poursuites, il ne baissa jamais la tête ; face aux intimidations, il lutta jusqu'à la fin avec la dernière des énergies, mourant sans angoisse, avec l'immense douleur morale de ne pas avoir pu faire plus pour notre idéal. Ciancabilla est notamment mort du travail surhumain qu'il a déployé pour faire vivre cette publication, il a été fauché sur la brèche et en pleine activité* ».

Sa disparition à seulement trente-trois ans privait le mouvement anarchiste d'un de ses meilleurs animateurs. Arrivée en Italie, la nouvelle laissa sans voix les rédacteurs d'*Il Grido della folla*: « *des hommes auxquels va une reconnaissance pour l'œuvre en faveur d'un idéal et d'une bataille, l'esprit ne peut concevoir la disparition irréversible, ne peut accepter la fin qui les réduit à un souvenir* ». Sa perte fut regrettée par tous,

y compris par ceux qu'il avait durement combattus. *L'Agitazione* malatestienne, publiée à Ancone, annonça « avec la douleur la plus vive la mort prématurée du très cher compagnon Giuseppe Ciancabilla... Nous avons encore l'esprit trop secoué pour pouvoir parler de lui dignement ; il ne nous reste que le léger réconfort de nous souvenir de sa vie de combattant, de sa mission d'apôtre errant de notre immense idéal. Des différences de méthodes, l'apréte des luttes, et des épisodes fâcheux nous ont séparés, mais étaient certainement indépendants de sa volonté ou désirés par son esprit serein ; nous pensons à présent, comme nous l'avons toujours fait, que devant l'Idée qui nous vivifie et nous enflamme, les compétitions, les méthodes et les petites luttes s'effacent pour faire place à la communion solennelle des cœurs, au triomphe d'une fraternité solidaire consolidée par l'infortune commune et par le beau rêve commun de gloire ».

La mort de Ciancabilla ne signa pas la fin de sa pensée. La graine jetée dans le sillon avait donné ses fruits généreux. Ce fut Luigi Galleani, arrivé aux États-Unis fin 1901, qui prit le relais. Après avoir été pendant un temps rédacteur de *La Questione sociale* de Paterson (lui aussi !), il fonda en juin 1903 un nouvel hebdomadaire anarchiste à Barre, *Cronaca Sovversiva*. Suite à la mort de Ciancabilla, il semble que Galleani ait caressé l'idée de se transférer à San Francisco pour continuer la publication de *La Protesta umana*, mais qu'il dut y renoncer. *Cronaca Sovversiva* ne disparut des États-Unis qu'en 1919, lorsque son animateur fut déporté en Italie, où il continua la publication du journal.

Vingt années plus tard, cette idée s'était de fait enracinée aux États-Unis et, le 15 avril 1922, naquit à Newark le premier numéro d'un nouvel hebdomadaire, *L'Adunata dei Refrattari*, qui pendant un demi-siècle – avec des hauts et des bas – diffusera dans le monde entier la voix de celui qui

aimait se définir comme le *mouvement anarchiste autonome*. Mais si cette voix ne s'est pas assoupie et est parvenue jusqu'à nos jours, le nom de celui qui l'avait élevée petit à petit est tombé dans l'oubli. Voilé par ceux qui n'avaient aucune raison de s'en souvenir, et inconnu de ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de le rencontrer. Il n'est donc pas étonnant que ses textes n'aient pas jamais été republiés. Le seul qui en ait eu l'intention, est semble-t-il Severino Di Giovanni, mais le peloton d'exécution ne lui a pas laissé le temps de réaliser ce projet.

En un certain sens, ce livre aurait dû être publié il y a au moins une trentaine d'années. Il aurait alors apporté une importante contribution au débat en cours parmi les anarchistes. Aujourd'hui par contre, il risque de passer inaperçu. Qui voulez-vous que ses mots intéressent actuellement ? Ciancabilla visait à diffuser l'idée, tandis qu'aujourd'hui tous débattraient des opinions. Il cherchait l'affinité, tandis qu'on commerce aujourd'hui en amitiés politiques. Il évoquait la qualité de la conscience de soi, tandis qu'on prétend aujourd'hui à l'efficacité de la quantité. Il se battait en duel avec l'arme de la polémique, tandis qu'on s'embrasse et qu'on se conforte aujourd'hui dans l'œcuménisme. Il voulait transformer les masses en individus, tandis qu'on veut réduire aujourd'hui les quelques individus qui restent à l'état de masse. Il aimait la rectitude, tandis qu'on justifie aujourd'hui la tortuosité. Il mettait en garde contre les opportunitismes, tandis qu'on salue aujourd'hui la convenance... Au fond, il n'y a rien de plus inactuel et de moins pragmatique que ces pages-là.

Révolutionnaire du passé, Ciancabilla ne semble avoir

aucune possibilité d'inspirer les révolutionnaires du présent. Après avoir assisté ces dernières années au déclin de tout *idéal immense*, de toute *Idée qui nous vivifie et nous enflamme*, comment pouvoir vraiment espérer que son heure soit venue ? La nuit noire qui nous entoure et nous submerge ne commence pas à se dissiper, mais elle devient toujours plus dense. Face à ce constat amer, face à cette sombre évidence, il est facile de tomber dans la tentation du découragement. Pourtant, qui peut nier que ces ténèbres se dissiperont seulement si nous sommes en mesure de faire surgir une magnifique et surprenante une nouvelle aurore ?

De ce point de vue, dans sa défense féroce de la liberté individuelle contre toutes les muselières collectivistes, la redécouverte de la pensée de Giuseppe Ciancabilla constitue une promesse pour le futur.

SOMMAIRE

5	Introduction
39	Une déclaration
43	Question de tactique [entre anarchistes]
47	La jacquerie italienne
53	Un coup de lime
57	La mystification du désarmement
63	L'attentat de Genève
68	L'épilogue de la tragédie [Luccheni]
72	Âneries lombrosiennes
76	La grande inutilité
79	Être ou paraître anarchistes
84	Débat (I)
88	Débat (II)
93	Pour une objection
96	Encore à propos d'Unions ouvrières
101	Le moment d'Italie
104	Pour la Liberté et pour la Révolution
108	En garde !
112	À toi, ô soldat !
116	L'expropriation
120	Émile Henry
124	Notes de propagande
139	L'Italie qui défile
143	Où allons-nous ?

- 148 Parlementarisme
152 4 juillet
156 En garde, compagnons !
164 La grève de Cleveland
168 XX Septembre
171 Idées de rédaction
175 La lutte économique
189 Révolution sociale ou révolution quelle qu'elle soit ?
193 La lutte politique
220 Idées et tactique
228 De certaines alliances
232 Pour un parti intermédiaire
237 La lutte individuelle
241 Pour une question personnelle : l'excommunication
244 Un problème important
251 La grève du point de vue social
253 Le bilan du siècle
263 Lutte de classe ?
268 À Giovanni Bovio
273 Parlons clairement
278 Au troupeau qui vote
282 XI Novembre
285 La grève générale
288 L'anarchisme : considérations fin de siècle
293 Théorie de propagande
299 Boycottage et intolérance
302 Les Conventions
311 La parade
314 La liquidation d'un Parti Socialiste en Italie

323	Le malheur de Monsieur William Mc Kinley
329	Considérations
338	Czolgosz (I)
340	Czolgosz (II)
343	Brigandage
347	Czolgosz (III)
351	L'épilogue de la tragédie
354	Chronique de sang
360	Le préjugé de l'amour. Le préjugé de la femme
366	Un projet grandiose de boycottage
371	La vie
377	Dans l'attente
381	Un document
389	Vers le Sommet
396	Pour la Liberté
403	Notes de polémique
408	Froid et faim
411	En République
413	Les violents
416	Un pourquoi
420	Définitions et tendances
425	Hier, aujourd'hui et demain
428	L'État socialiste
431	Sang et sang
434	Serons-nous des anges ?
438	Misères italiennes
440	Esprit de révolte et conscience
454	L'échec de l'organisation
466	Hommes et institutions

- 470 Synthèse anarchiste
- 477 Viva Bresci ! : Note introductory
- 486 Télégramme
- 487 Ce que nous en pensons
- 503 L'oubli?...
- 506 Bresci (I)
- 508 Les funérailles du roi
- 513 Bresci (II)
- 515 Bresci (III)
- 516 Bresci (IV)
- 518 L'irresponsabilité du roi
- 524 Polémique
- 528 Gaetano Bresci
- 530 Qui veut la mort de Bresci
- 540 Le procès des assassins de Gaetano Bresci
- 556 À propos d'irresponsabilité
- 559 29 juillet (I)
- 564 Souvenirs et comparaisons
- 566 29 juillet (II)

Appendices :

- 577 Une préface oubliée
- 583 Sommaire